

Marc 7/24-37

Après avoir accepté par sa rencontre avec une femme Cananéenne, lors d'un séjour de vacances dans l'actuel Liban, que son ministère concernait aussi les païens, Jésus fait un long périple en territoire païen avant de revenir en Palestine, un peu comme s'il avait envie de mieux connaître ces populations qui avaient une autre religion, une autre culture. Au lieu de passer directement de l'actuel Liban au nord de l'actuel Israël pour retourner chez lui, ce qui était de loin le chemin le plus court, il part dans ce qui est aujourd'hui la Syrie, puis la Jordanie avant de retraverser le lac de Galilée et revenir dans son pays. Il est très intéressant de remarquer que Jésus a fait sur ces terres païennes les mêmes miracles que ceux qu'il avait précédemment faits en Palestine : multiplication des pains, guérisons, délivrances...etc. Il est allé vivre son ministère de la même manière avec ceux qui ne faisaient pas partie du peuple de l'alliance. Dans cette phase de sa mission, on ne trouve aucune condamnation de ces populations, ni aucune velléité de prosélytisme, ni de leçon donnée à ces païens, mais plutôt un échange, un partage et des signes montrant que son ministère est aussi pour eux, n'en déplaise à ses corréligionnaires. Il y a déjà, à ce niveau de lecture du texte, un bel exemple de la manière dont l'Eglise peut vivre sa foi dans le monde : en y faisant tout simplement ce qu'elle fait dans le cadre de la communauté chrétienne. L'évangélisation n'est rien d'autre que cela : vivre dans le monde ce que l'on vit dans l'Eglise. Trop souvent, on imagine qu'il y a un langage différent à tenir à l'extérieur de l'Eglise, distinguant ainsi l'évangélisation du reste de la vie de l'Eglise. Ce n'est pas ce que fait Jésus. Lui, il fait chez les païens ce qu'il avait fait en Palestine. Il n'a qu'un langage, qu'une parole ! C'est peut-être un des effets de sa rencontre avec la cananéenne, Jésus ne s'arrête pas à la Galilée, le pays des enfants mais va jusqu'à un pays de petits chiens selon ses propres mots, la Décapole. Ainsi, après avoir planté une graine d'évangile dans le territoire de Tyr, Jésus fait donc de même en Décapole, un autre territoire païen ! Et ceux qu'il avait qualifié de chiens lui amènent un malentendant et mal-parlant pour qu'il le guérisse.

L'extrait de ce récit de voyage qui nous est donné aujourd'hui, est un signe fort, un de ces miracles lourds de significations : il donne la parole à un de ces païens qui ne l'avait pas ou plus. Du coup, la parole est libérée et ça parle même plus que ce que Jésus voulait ! La dernière phrase de ce passage est significative : « *il fait même entendre les sourds et parler les muets* ». LES sourds, LES muets, autrement dit, le miracle de la parole libérée dépasse le seul personnage du récit. En le guérissant, c'est la parole de la communauté qui est libérée !

Car cet handicapé est signe d'une autre infirmité, celle de la relation avec l'entourage, de la parole, si difficile à partager quelques fois. Pour la guérir, Jésus prend l'homme à l'écart, loin de cet entourage certainement toxique. Sans prononcer une parole, comme s'il rejoignait l'homme dans son mutisme, il donne un signe. Il met de sa propre salive sur ses doigts et en touche sa langue. Là aussi se transmet un langage muet, d'une langue à une langue, d'une bouche à une bouche, et s'inscrit la possibilité de l'échange, d'un dialogue : « Je suis là pour te parler et pour que tu parles. » Ma salive dans ta salive, c'est comme un rite sacramentel qui lie deux êtres par un échange physique (on pense aux serments scellés par mélange de sang). Il s'agit ici de délier une langue en l'invitant à se fier à une langue amie. L'homme peut avoir du mal à entendre et à parler du fait d'une écoute et d'une parole malades autour de lui, dans ses cercles familiaux, amicaux, sociaux. Son mutisme est le symptôme d'une infirmité plus large, celle de sa relation avec son entourage. En l'emmenant à l'écart, Jésus réinstalle une relation autour du malade : ses doigts dans les oreilles, sa salive sur la langue désignent cette guérison nécessaire de l'entendre et du parler chez lui, mais aussi autour de lui. Car... on ne parle jamais seul et l'on n'entend que si quelqu'un vous parle. Pour articuler des mots, encore faut-il avoir la certitude qu'il y a quelqu'un pour les écouter ! Et en levant les yeux au ciel, Jésus ouvre aussi cette relation avec l'entourage à celle du Père qu'il est venu révéler. Il rajoute une dimension verticale. Parce que Dieu parle aux hommes et les entend, ceux-ci peuvent se parler et s'écouter les uns les autres. Alors vient le soupir de l'Esprit : « *effata* »,

ouvre-toi. La méthode de Jésus à l'égard de cet infirme témoigne d'une intuition incroyable, d'une connaissance exceptionnelle du psychisme humain. Le malade ne le comprend certainement pas encore, mais Jésus est en train de réaliser les promesses messianiques inscrites chez les prophètes : « *les sourds entendront, les muets retrouveront la parole* ».

Le récit continue par ces mots apparemment anodins : « Et il lui dit : ». Des signes muets, Jésus passe au langage articulé. À cet homme incapable d'entendre, mais déjà prêt à écouter, Jésus parle, anticipant la guérison même : « *Ephata* », ouvre toi, en araméen.

En prenant un peu de hauteur et en considérant aussi les chapitres précédents et suivants cette guérison de Jésus, on constate la permanence du thème de l'ouverture : Ouverture de la table à tous soulignée par les deux multiplications des pains , celle pour les juifs et celle pour les païens ; Ouverture des frontières par la guérison des impurs et des païens ; Ouverture du cœur contre le légalisme et le moralisme des pharisiens, ouverture des yeux, et ici, ouverture de la bouche et des oreilles;

Dernier point que je voudrais souligner : Jésus demande de ne pas en parler. L'injonction est pour le moins paradoxale pour celui qui vient de libérer la parole ! Et pourtant, Jésus demande bien le secret en prenant congé ; il a ses raisons. La proclamation de sa messianité hors de la terre d'Israël serait une anticipation de l'épreuve décisive qui l'attend à Jérusalem, mais surtout Jésus se méfiait des mouvements de foule et ne voulait pas mobiliser une foule autour de lui car il savait déjà ce que des siècles plus tard le philosophe chrétien Soren Kerkegaard allait proclamer tel un leit motiv : « la foule, c'est le mensonge ! »

A nous, Eglise, il revient aujourd'hui aussi de redonner la parole à celles et ceux qui ne l'ont pas ou plus, les sans voix de notre monde, ceux dont les médias ne relaient jamais la parole, ceux dont on parle mais que l'on ne laisse jamais parler. C'est ce que fait la Cimade en donnant la parole aux migrants, c'est ce que fait l'ACAT en donnant la parole aux prisonniers d'opinion, c'est ce que fait la Fondation John Bost en donnant la parole aux handicapés mentaux, c'est ce que font nos œuvres sociales en donnant la parole aux exclus, c'est ce que fait le Defap en donnant la parole aux Eglises des peuples opprimés et ignorés du grand public, c'est ce que font nos aumôniers que ce soit dans les prisons, les hopitaux ou les Epahd, poursuivant ainsi l'œuvre de Jésus dans ces territoires païens... Il nous revient de les soutenir et de prier pour eux car c'est en notre nom qu'ils ouvrent les bouches, les yeux et les oreilles.